

**suite de JEAN-PIERRE NOTIN**

Au cours de l'année 1916, l'unité de Jean-Pierre va ainsi effectuer de longs, périlleux et exténuateurs séjours sur le front de Verdun, entrecoupés de trois périodes de mise au repos sur les arrières ainsi que d'une longue participation à l'offensive de la Somme au cours de l'été. En décembre, le CVAD 4/7 se retrouve à Verdun, mais dans un autre secteur. Jean-Pierre y sera tué au cours de l'ultime offensive du 15 au 18 qui a permis à l'armée française de revenir pratiquement sur la ligne de front d'avant le 21 février. Alors que 80% des combattants de Verdun ont été tués par des tirs d'artillerie, les tringlots (noms des soldats du Train) ravitaillant les premières lignes étaient eux aussi particulièrement exposés. De jour, l'aviation allemande réparait les convois de ravitaillement et déclenchait sur eux des tirs meurtriers, alors que de nuit, l'artillerie déclenchait d'emblée des tirs repérés sur les points de passage obligés empruntés par ces mêmes convois.

**CIRCONSTANCES DE SA MORT**

C'est en décembre et à Verdun que le CVAD 4/7 va écrire sa plus belle page de gloire. Un détachement de 45 voitures et 15 attelages haut-le-pied, aux ordres de l'Adjudant-chef Fade, y assurent alors le ravitaillement en munitions et vivres destinés au fort de Douaumont et à la 37° Division d'Infanterie, en ligne dans ce secteur. Le 18 au matin, les voitures sont chargées dès 7h00. Jean-Pierre Notin doit acheminer un chargement de pain. Le premier convoi monte sur la piste de Douaumont dès 10h00 et parvient à passer. Mais un poste de gendarmerie interdit le passage aux 30 voitures suivantes qui doivent faire demi-tour : la route de Bras-sur-Meuse est intensément bombardée par l'ennemi, des véhicules du service de santé détruits encombrant la route, ne laissant qu'un passage étroit. L'Adjt-chef Fade insiste pour faire passer son convoi en montrant l'ordre écrit de l'état major de la 37° D.I. Les 30 voitures passent sans accident, mais le convoi, signalé sans doute par un avion ennemi, est ensuite soumis à un violent tir de barrage au bois Lecourtier à Bras-sur-Meuse. Un conducteur est grièvement blessé et ses chevaux tués. Ses camarades lui portent courageusement secours et parviennent à le sauver. Mais la piste est maintenant obstruée par les carcasses de trois

autres attelages détruits et leurs chevaux éventrés. Il faut faire demi-tour pour se mettre à l'abri puis organiser une corvée qui revient déblayer la piste. La mission peut reprendre, mais le convoi est de nouveau soumis à un feu violent de l'artillerie ennemie. Jean-Pierre Notin est très grièvement blessé sur le siège de son chariot par un éclat d'obus à la cuisse. Son sang se répand en abondance sur le pain qu'il était venu apporter à ses camarades de combat. Sur place, on n'a ni le temps, ni les moyens de s'occuper des blessés. On remet Jean-Pierre sur le siège de sa voiture et il repart vers l'arrière, tenant lui-même les rênes de son attelage. Mais c'est son cheval, qui connaît le chemin, qui achèvera le funèbre trajet : Jean-Pierre Notin est mort en route, vidé de son sang.

**CITATION ET MEDAILLE MILITAIRE**

Pour leur courage et leur obstination à faire passer coûte que coûte les approvisionnements, le général commandant la 37° DI va citer l'Adjudant-chef Fade et 10 de ses gradés et conducteurs. Jean-Pierre Notin est ainsi cité à l'ordre de la Division en date du 26 décembre 1916 dans les termes suivants : « Excellent conducteur, brave et discipliné, tué sur le siège de son fourgon par un éclat d'obus le 18 décembre 1916, au cours d'un violent bombardement en assurant le ravitaillement de première ligne. »

Jean-Pierre sera également décoré de la Médaille Militaire à titre posthume par décret du 1<sup>er</sup> octobre 1918 : « Soldat au 7° Escadron du Train des Equipages, mort pour la France le 18 décembre 1916 au bois Le Courtier à Verdun (Meuse) par suite de blessures de guerre. » Une plaque rappelle son souvenir au cimetière de Meys et son nom est inscrit sur le monument aux morts de la commune.

C'est un de ses compagnons d'armes, présent avec lui le jour de sa mort, qui est venu après la guerre rapporter ses affaires personnelles et raconter les circonstances exactes de son décès à sa famille.

Jean Pierre laisse une veuve et deux orphelins. Son fils Pierre, se mariera en 1936 et aura trois enfants. Il n'aura jamais l'occasion de se rendre à Verdun sur la tombe de son papa. C'est sa fille Aimée qui effectuera avec son mari ce pèlerinage et se battra pour faire revivre le souvenir de son grand-père.

Jean-Pierre GIRAUD

**suite de LOUIS CEZARD ET REINE GUALA**

notre immeuble. Je me joignais alors à la petite bande composée de son frère René, d'une de ses sœurs et de leurs copains. Nous étions jeunes et nous jouissions en soirée de ce joyeux intermède que nous apportait la vogue locale. Je crois que Louis m'intimidait un peu : contrairement aux autres jeunes gens, il conservait toujours une certaine réserve. Il paraissait plus mûr, plus conscient de la tragédie qui se jouait dans le monde en guerre. Quelque chose de supérieur semblait l'habiter.

Et alors que nous approchions du terme de ce pesant étouffement bloquant notre jeunesse, Louis demeurait inactif, confiné dans deux pièces, exclu du monde extérieur. Pour le distraire un peu de son isolement nous l'avions invité à venir passer les soirées chez nous... Nous commentions les événements en espérant un prochain débarquement des Alliés car nous croyions fermement en certaines valeurs, jamais cependant nous n'avons abordé les raisons de sa situation singulière. Cela demeurait tabou.

Je me souviens que, tous deux, nous avons parlé de notre passion commune pour le domaine littéraire. Je lui ai montré le livre sur les auteurs étrangers que je venais d'acheter. Il en connaissait quelques-uns et nous avons échangé nos jugements, nos admirations. Ce fut alors pour moi un bonheur de rencontrer une pensée qui s'accordât à la mienne.

Je le revois encore, assis près de la porte, les mains posées sur ses genoux. Je me souviens surtout de ses yeux clairs recelant une pureté intérieure qui le transfigurait. Ils regardaient au-delà de ce qui nous environnait. Ils exprimaient la croyance en un rêve chevaleresque, le compagnonnage dans les mêmes idéaux. Ces yeux limpides qui, j'en suis certaine, auraient aimé jouir des beautés de la nature, découvrir les expressions artistiques qui dépassent l'homme, ces yeux lumineux s'étaient voilés à jamais un certain 16 juin 1944, après le coup mortel porté par un peloton allemand. Au mois d'octobre suivant dans notre petit cimetière, près de la tombe familiale, on lui a rendu les honneurs militaires et j'ai frémi en entendant le pathétique « Appel aux morts ». Je repensais à ces soirées

suite page 4